

L'autre face de mai 68

Le réalisateur Dominique Beaux et son documentaire sur un étrange printemps

» Mai 1968, la France s'embrase. Les étudiants puis les ouvriers battent le pavé à Paris, à Nantes, à Lyon. Cette histoire, tout le monde la connaît. Ou du moins croit la connaître. Dans son documentaire *Mai 68, un étrange printemps*, le cinéaste et directeur de la société de production *Les Films des quatre planètes* dresse un portrait exhaustif de ce mois de mai. Un portrait où la parole est donnée aux policiers, aux patrons et aux hommes d'Etat. Boris Granger lui a demandé pourquoi il avait choisi de faire la part belle aux acteurs oubliés de ce printemps rouge.

C'est lors de la campagne présidentielle de 2007 que vous débutez le tournage de votre documentaire *Mai 68, un étrange printemps*. Ce film est le résultat d'une dizaine d'années de travail et pourtant, vous n'aviez que 4 ans en 1968. Qu'est-ce qui vous a décidé à vous lancer dans cette aventure ?

Depuis que je suis tout petit, j'entends parler de ces événements. Dans ma génération, on était baigné de souvenirs de 68. Pas forcément de souvenirs d'anciens gauchistes ou d'anciens manifestants, mais de souvenirs de 68. Les gens racontaient qu'ils allaient jeter les poubelles sur les bords de Seine, qu'avant 68 une femme en pantalon se faisait siffler. Ça m'a toujours intrigué et j'étais frappé parce que, dès qu'on lançait le sujet, tout le monde avait une histoire à raconter. Vous pouvez faire le test. Systématiquement, tout le monde a son histoire sur 68. Et donc je voulais comprendre.

Vous êtes également spécialiste en politique et sociétés contemporaines auprès d'*Encyclopedia Universalis* et enseignant à l'IUT Métiers du livre de Saint-Cloud. De nombreux ouvrages ont déjà été consacrés à ce sujet, qu'est-ce que votre documentaire apporte de nouveau à ces événements ?

J'essaie de faire sentir, par ce que m'ont dit les gens, qu'il y a vraiment eu un moment où l'Etat et la société tout entière, ou plutôt ses dirigeants, ont été débordés. Une des leçons de mon film, qui est une leçon contemporaine, c'est qu'une société moderne est à la fois très solide, puisqu'elle survit à ça, et en même temps très fragile, parce qu'elle tient sur des croyances. Les gens croient que l'Etat sera toujours là, et c'est pour ça qu'il est toujours là. Je voulais montrer cette fragilité. Et puis ce qui est nouveau, c'est que les autorités choisissent avant tout, sans doute parce qu'il s'agit d'étudiants et de lycéens, d'éviter que le sang coule. C'est leur priorité numéro un. Je pense que cela marque un moment où la France constate qu'elle est sortie de la violence politique. C'est sur ces choses là, entre autres, que j'ai voulu insister dans mon film.

Le protagoniste principal de ce documentaire est Maurice Grimaud, préfet de police de Paris en 1968. Vous lui dédiez même votre film. Pourquoi ce choix ?

C'est un monsieur qui m'a profondément ému, par son intelligence, par sa culture, par sa finesse. Maurice Grimaud avait raté Normal Sup mais était un intellectuel. Je pense que cet aspect a joué un rôle énorme dans les événements. Il avait compris les étudiants. Et puis c'était un homme vraiment incroyable. Si je lui ai dédié ce film, c'est par ce qu'il a joué un rôle très important, un rôle factuel.

Pendant les premiers jours de mai 68, le Premier ministre était à l'étranger en Iran et en Afghanistan, et Maurice Grimaud s'est retrouvé avec un pouvoir considérable à la préfecture de police de Paris. Pendant 10 jours, c'est lui qui a fait ce qu'il voulait. Il faut savoir qu'un an avant c'était Maurice Papon qui était à la tête de la préfecture de police (Maurice Papon connu pour avoir collaboré avec le régime de Vichy, ainsi que pour la répression sanglante de la manifestation du 17 octobre 1961 organisée par des Algériens de la fédération de France du Front de Libération Nationale, ou celle de la manifestation du 8 février 1962 à l'appel du Parti Communiste Français NDLR). Je ne dis pas qu'il aurait tiré sur les étudiants, mais il n'aurait sûrement pas réagi de la même manière.

Vous débutez votre documentaire par une citation de Nicolas Sarkozy lors de la campagne présidentielle de 2007 où il disait : « Les héritiers de mai 68 ont abaissé le niveau moral de la politique. Je veux en finir avec mai 68 une bonne fois pour toute. » Pourquoi avoir choisi de commencer votre film par cette citation ?

Je trouvais cela assez amusant. Au moment où je préparais ce film, Nicolas Sarkozy était en pleine campagne présidentielle et il ne parlait que de mai 68, tout le temps. Et ça me paraissait caractéristique de l'importance qu'a cet événement dans la mémoire française. C'est aussi un des sujets de mon film : explorer comment un événement devient autre chose, parce qu'il est porté par la mémoire des gens, par les journaux, par la presse, par les photos.

Pensez-vous que mai 68 ait vraiment changé la société en profondeur ?

Je pense que mai 68 a profondément changé la société parce que les gens en sont persuadés. C'est un événement ridicule et considérable à la fois. Il s'agit de la grève la plus suivie de l'histoire des sociétés industrielles en nombre de participants, il y a eu des barricades, et à la fin le pouvoir en sort renforcé. C'est en fait un non événement. Mais c'est l'importance que lui ont accordée tous les gens qui l'ont vécu, qu'ils soient dedans, spectateurs, contre. Tous ont senti quelque chose qui fragmentait la société.

Et j'ai découvert que cela avait aussi profondément changé l'Etat et les rapports dans les entreprises. Peut-être que ce sont des choses qui sont en train de revenir mais sous une autre forme. En tout cas oui je pense que ça a changé, mais parce que les gens ont pensé que ça avait changé quelque chose.



© Bruno Bernier / Adobe Stock

Mai 68 : « sous les pavés, la plage »